

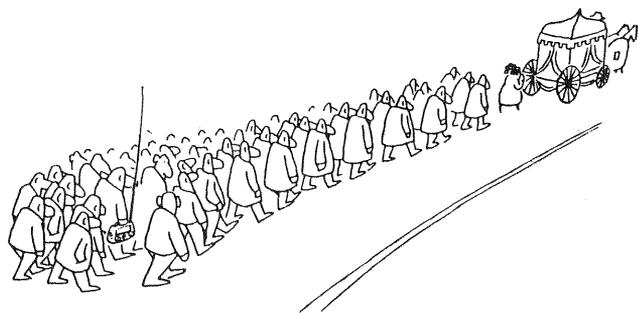
Dans la presse

# Une mort adaptée à la mesure de l'homme

Face à la mort, la presse fait preuve d'une attitude ambiguë. La mort est constamment étalée en première page. Malgré cette omniprésence, les images de la mort véhiculées par les médias se rapprochent de la caricature. La presse reflète le comportement d'une société face à une mort qui n'a plus droit de cité.

Chacun l'aura constaté: la mort est toujours à la "une". Dans la presse écrite, elle est étalée en première page; les journaux "parlés" ou "télévisés" sont, eux, régulièrement "ouverts" par l'annonce de catastrophes naturelles, d'accidents spectaculaires ou de massacres. Selon la "qualité" du médium, la surface rédactionnelle consacrée à une mort en règle générale violente variera: ce qui fera la "manchette" de la *Bildzeitung* pourra très bien se retrouver sous la rubrique des chiens écrasés de la *Frankfurter Allgemeine*. La surface accordée à la mort variera aussi en fonction d'autres critères journalistiques, notamment celui du "mort kilométrique": mis devant le choix entre une explosion de gaz qui a provoqué la mort de plusieurs dizaines de mineurs en Lorraine et celle qui, en Afrique du Sud, a coûté la vie à une centaine de travailleurs, un quotidien luxembourgeois placera toujours la première en première page. Au fur et à mesure que la mort s'éloigne, elle devient moins intéressante.

Le "commerce" avec la mort contribue à faire vivre la presse (même si on fait abstraction du "marché" des avis mortuaires et si l'on se limite au contenu rédactionnel proprement dit). Cela a d'ailleurs été le cas dès les origines: déjà au 16<sup>e</sup> siècle, les "canards" faisaient dans le fait divers sanglant. Savoir manier les émotions fait partie du commerce de l'information - ne serait-ce que parce que "cela intéresse les gens".



## La presse rompt la solidarité entre cadavres

Toutefois, malgré cette omniprésence apparente de la mort, les images de la mort qui transparaissent à travers les médias laissent une impression singulière. Ce n'est pas "la mort" sous ses aspects multiples qui est traitée; seules certaines

modalités de mort, certains défunts trouvent grâce aux yeux de la presse. Traditionnellement - et par nécessité d'accrocher le lecteur -, la presse se limite à certains cas de figure plus ou moins précis: les morts spectaculaires et violentes (guerres, massacres, crimes, suicides, accidents, catastrophes naturelles) ainsi que les morts de personnalités plus ou moins illustres - chefs d'Etat ou vedettes de cinéma par exemple. La presse est un miroir brisé qui ne reflète qu'imparfaitement la réalité: les morts violentes ne représentent-elles pas une quantité négligeable par rapport à toutes les morts "normales", causées par la vieillesse ou la maladie; face à un défunt illustre, combien de morts anonymes se voient privés de nécrologies et sont relégués parmi les avis mortuaires? La presse rompt la solidarité et l'égalité entre cadavres.

Elle reflète en cela une société qui a fini par mettre la mort à l'écart et pour laquelle seule la vie est objet du discours. "La société a expulsé la mort, sauf celle des hommes d'Etat.(...) Tout se passe comme si, dans la ville, personne ne mourrait plus", note Philippe Ariès dans son livre *L'Homme devant la mort*. Pas uniquement dans la ville, pourrait-on ajouter: où sont-ils passés, les cortèges funèbres et les enterrements en grande pompe, tels qu'ils avaient lieu, dans nos villages, il y a une vingtaine d'années? De nos jours, on meurt en cachette, dans les hôpitaux; on enterre dans l'intimité. Le deuil est réduit au minimum. La société, disait Ariès, ne tolère plus de pause.

## Au sujet de la mort, la presse n'a rien à dire

La presse, qui est censée informer tout en évitant d'être ennuyeuse, transmettra dans ces conditions des images spécifiques de la mort. En fait, malgré que des pages entières soient noircies à l'occasion, par exemple, du décès de la Grande-Duchesse Charlotte, les médias ne parlent guère de la mort - que celle-ci soit considérée comme ce passage insaisissable de l'existence vers le néant, cheminement vers un devenir illusoire, faux devenir révélant le tragique de l'existence; ou qu'elle soit considérée comme un pas important vers le repos de l'âme, conception chrétienne du trépas. Au sujet de "l'impensable" (c'est ainsi que le philosophe Vladimir Jankelevitch a caractérisé la mort), il n'y a pas grand-chose à dire; le discours s'épuise, la mort est

hors de portée. Tout au plus, le journaliste peut-il parler du deuil. Mais "le deuil est une affaire entre vivants: ce sont les vivants qui s'affairent et transforment l'instant en pièce montée; quant au mort, il est, comme on sait, retiré de toutes les affaires", faisait remarquer Jankelevitch.

La presse est ainsi en quelque sorte obligée de démystifier et de rationaliser la mort. En s'inspirant de Jean Améry, on peut faire valoir que les médias mettent en avant la mort-terreur au détriment de la mort-horreur. Améry souligne dans *Über das Altern. Revolte und Resignation* que l'angoisse de l'individu devant la mort prend des dimensions différentes suivant que la mort attendue ait une cause externe - accident ou guerre, par exemple, ce qui, selon Jean Améry, provoquerait la terreur - ou qu'elle soit perçue comme une sorte d'aboutissement final du développement individuel - "aus meinem Leben wächst langsam der Tod" (André Heller)-, ce qui provoquerait l'horreur devant le tragique de l'existence. C'est assurément la première catégorie qui est la plus prisée par la presse. Au sujet de la mort "normale", les médias n'ont rien à dire. D'où une dramatisation de la mort telle que la présente la presse: à cause de ses déterminants extérieurs, elle devient, sinon prévisible, du moins explicable. La mort est adaptée à la dimension de l'homme.

## Quelques modèles

Divers modèles du traitement journalistique de la mort peuvent être diagnostiqués. Pour donner un aperçu succinct, citons les éléments suivants:

\*Les crimes: un assassinat ou un meurtre est souvent présenté par les médias comme la fin d'une vie plus ou moins anonyme. Certains aspects de cette vie inconnue sont éclairés; la presse fournit de brèves informations au sujet de la victime (son âge, sa profession, des éléments de sa biographie) ne serait-ce que pour tenter d'expliquer le crime.

\*La guerre: la mort apparaît le plus souvent sous la forme d'un bilan des pions éliminés. Les combats interfactionnels de Beyrouth ont fait quinze morts en une nuit; l'attaque d'un village nicaraguayen par une bande de contre-révolutionnaires a fait une trentaine de morts; le bilan de la guerre entre l'Iran et l'Irak est estimé à des centaines de milliers de morts. Nous entrons dans la catégorie de la "mort statistique" - la multiplication de la mort donne un ordre de grandeur de l'horreur.

\*Les catastrophes naturelles ou les accidents meurtriers: elles peuvent également être rangées dans la catégorie de la mort statistique. Le tremblement de terre au Mexique a fait 20 000 ou 30 000 victimes; en Afrique, la famine a fait X millions de morts - des repères, sans plus, permettant de mesurer l'étendue des dégâts, le degré de l'horreur.

Une constatation étrange s'impose; en règle générale, les médias ne parlent pas de la mort; c'est la vie qui remplit les colonnes et le temps d'antenne. Ce dont on parle, ce sont les opérations de sauvetage, la peur ou le deuil des survivants. La mort elle-même, dans tout cela, devient accessoire, un événement indéfinissable que l'on réussit pourtant à expliquer: s'il n'y avait pas eu



in: taz

telles ou telles conditions politiques, géographiques ou physiques, si la victime du meurtre n'avait pas commis tel ou tel faux pas, tout cela ne serait guère arrivé. Les catastrophes naturelles sont de toute façon, explicables après-coup.

## On parle de leur vie - car ils sont morts

Si les médias n'ont pas grand-chose à dire au sujet de la mort, ils ont d'autant plus à dire au sujet de la vie des défunts. Pour preuve, il suffit de jeter un coup d'oeil sur les nécrologies consacrées aux personnages illustres. Première constatation; les personnages qui font partie du "bagage culturel" d'une époque ou d'une région ne meurent pas. Leur mort force la presse à parler de leur vie. Le paradoxe apparent s'explique aisément. Prenons le cas de Charlie Chaplin mort la veille de Noël de 1977. Certains commentateurs ont estimé que c'était là sa troisième mort. La première aurait été celle du petit vagabond Charlie, personnage cinématographique de renommée universelle disparu après l'avènement du cinéma parlant. La seconde, celle que l'on se plaît parfois à appeler la "mort sociale" (en d'autres termes: la retraite) daterait de 1966, année où Charlie Chaplin a tourné son dernier film. Après 1966, on ne parle plus guère de Chaplin. Excepté en cette fin de décembre de l'année 1977 où, dans toute la presse, la vie de

## DOSSIER

Chaplin (le garçon pauvre qui est devenu un mythe vivant) est reconstituée à longueur de colonnes - car Chaplin est mort. Le même phénomène a pu être observé lors du décès de la Grande-Duchesse Charlotte, en juillet dernier. La vie de celle qui avait catalysé le patriotisme des Luxembourgeois et qui, depuis 1963, s'était retirée de la scène publique, réapparaissait soudainement en première page.

Face aux personnages publics, la presse se défait de sa pudeur traditionnelle et révèle des circonstances souvent désagréables de la mort. Cela s'accompagne d'une rationalisation de cet événement irrationnel qu'est la mort, de cette rupture du tissu social, de ce changement irréductible. Les images que véhicule la presse au sujet de la mort et du décès sont souvent rassurantes. Prenons le cas de Chaplin: les ressemblances et les similitudes entre les approches de différents journaux sont étonnantes. La mort est comparée à un adieu, à un dernier numéro du clown; c'est, comme on le répète à satiété, une perte pour le cinéma mondial et pour l'humanité. Un autre exemple, celui de la Grande-Duchesse défunte: réapparaissent les notions d'adieu ("Tod ist Abschied", André Heiderscheid), de salut ("Was die Menschen Tod nennen, ist Leben", *ibid.*), de perte ("Elle a bien mérité du Luxembourg", *tageblatt*), ainsi que le traditionnel "nous n'oublierons jamais".

Au-delà de l'arrière-goût d'homélie et de réquiem que laissent ces hommages unanimes, il convient de souligner le caractère édulcorant de l'approche.

L'adieu, le dernier numéro, la perte, etc.: ce sont là des concepts permettant de "s'approcher" en tâtonnant de "l'impensable", ils sont les instruments d'une rationalisation. Le traitement journalistique de la mort de ces personnages aboutit à une espèce de condensation du deuil. L'irruption de la mort dans un certain cadre social provoque une phase plus ou moins longue de désarroi parmi les survivants. Mais les médias, ne pouvant répéter, plusieurs jours durant: X est mort, c'est terrible, X est mort ... ( la monotonie se vend assez mal) passent de suite à l'étape suivante - qui consiste à former une certaine image du défunt ( à l'usage des survivants, bien entendu), une image mettant en avant les qualités et les mérites de celui qui n'est plus.

Les médias n'ont rien à dire au sujet de la mort. La mort, telle qu'ils la présentent, devient une simple indication permettant de "créer une atmosphère" - elle devient une sorte de prétexte. Si l'on voulait s'inspirer de Roland Barthes, on pourrait rapprocher la mort, telle qu'elle est présentée par la presse, d'un "indice" du récit - une indication quant à l'atmosphère, l'époque ou le cadre général dans lequel se déroule le récit. Par contre, elle n'est que rarement élément essentiel de ce récit journalistique. Les contraintes techniques et commerciales du journalisme y sont certainement pour quelque chose. Il n'en reste pas moins que la presse, en cela, reflète une société qui a mis la mort à l'écart.

Jean-Paul Hoffmann